

DE SANG ET D'OR

ROMAN



Nicole Anglés

Nicole Anglés

De sang et d'or

© Nicole Anglés, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9275-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

— Une lettre postée il y a soixante-cinq ans ! Où avait-elle disparu ? s'exalta Claire.

La missive trônait sur la desserte de la chaleureuse cuisine.

Étrangère à la curiosité de la jeune femme penchée sur son épaule, au générique du débat diffusé sur France 5 qu'elle n'aurait manqué à aucun prix, la vieille dame semblait hypnotisée.

Sur l'enveloppe jaunie, du cachet espagnol affranchi à deux pesetas, on ne déchiffrait plus que l'année. Mil neuf cent trente-neuf.

— Peux-tu aller au salon, ma chérie ? Dans le tiroir du bureau, en bas à gauche, tu trouveras un cahier recouvert de cuir. Ramène-le-moi, s'il te plait.

Le lieu tenait plus de la bibliothèque que du salon. Les livres tapissaient les murs, envahissaient les guéridons. Claire adorait cet espace où chaque meuble avait été patiné par la main de sa grand-mère. Sur l'écritoire, la fidèle machine languissait parmi les notes éparpillées.

Le sifflement de la cafetière italienne suspendit les questions que brûlait de poser Claire.

Discrètement, elle contemplait la scène. L'attitude digne de la vieille dame. Son beau visage ridé encadré de mèches argentées. Ce regard émeraude toujours vif et curieux de tout.

Alba ouvrit le carnet à la reliure défraîchie. Sur la feuille glissée à l'intérieur de la couverture, les mêmes pleins et déliés. Elle l'avait immédiatement reconnue. La même écriture.

— Voilà le café !

Claire repoussa les journaux, replia L'Indépendant¹ dont sa grand-mère était l'une des plus anciennes abonnées, posa sur la soucoupe, la tasse fumante, le carré de sucre roux, et la cuillère.

— Eh bien, tu la décachettes cette enveloppe ? s'impatientait-elle.

— Du calme, mademoiselle, un cadeau de cette valeur, cela se mérite !

Alba dévisagea sa petite fille, sa fierté, son rayon de soleil. Elle l'avait élevée, mais Claire, elle, l'avait sauvée du désespoir, lorsque sa fille et son gendre avaient

péri dans ce tragique accident.

La même témérité, la même énergie coulaient dans leurs veines.

— Je l'ai redoutée si longtemps... Les mots couchés sur cette lettre livrent la clé de l'énigme qui me hante depuis soixante-cinq ans. L'énigme de ma vie.

Espagne, 1934 -1939

I

Campée sur le tabouret dont l'assise de corde usée reflétait l'âge, Alba fulminait, taciturne. Sa mère, Isabel, penchée au-dessus d'elle, la mine fermée, tirait sur son opulente chevelure noire et la domptait en un chignon planté sur le crâne.

L'adolescente portait, pour la première fois, un vêtement neuf. Une robe de forme stricte, gris souris, ornée d'une encolure de dentelle. Sa sœur aînée, Nùria, la lui avait taillée dans un carré de coton fourni par doña Lucia.

Alba releva ses paupières aux longs cils découvrant ses yeux brillants des pleurs qu'elle tentait de retenir. Deux cristaux verts qui trahissaient sa colère, son impuissance.

Jouxant le broc et la bassine de toilette, le miroir lui renvoyait sa propre image. Elle la détestait.

Isabel, que tous nommaient l'Isa, se redressa, la mâchoire serrée, et vérifia, d'un air froid et distant, l'allure de sa fille cadette.

Après ces années de privations, s'usant de l'aube au crépuscule à coudre pour les nantis, entretenir leur modeste habitation et élever seule ses quatre enfants, elle venait de saisir l'opportunité de se placer dans une famille aisée du bourg où elle jouirait du gîte et du couvert. Elle y occuperait le poste convoité d'intendante.

L'Isa savait que l'âge n'avait pas gâté sa beauté. Elle pouvait encore espérer une situation plus enviable.

« Pauvre Carlos, seize ans déjà, paix à son âme ! » se recueillit-elle esquissant un signe de croix en hommage à son époux, emporté si tôt par la grippe qui avait frappé l'Espagne sans pitié.

L'Isa était à l'époque sur le point d'accoucher d'Alba. « J'avais pas besoin de ça ! » maugréa-t-elle. Carlos n'avait pas été un mauvais mari. Bourru et guère causant, sans ambition, mais vaillant et honnête.

Qu'importe, elle n'avait pas eu le choix. À peine adulte, ses parents l'avaient casée sans solliciter son avis. Comme elle l'avait imposé à Nùria, et l'exigerait d'Alba le moment venu.

« Va repasser si t'as rien oublié et te salis pas ! », enjoignit-elle à sa fille en se dirigeant vers le fond de la grande pièce qui servait de cuisine et de salle à manger.

Sur les carreaux de ciment se dressait la longue table noueuse parée de ses deux bancs. Contre le mur blanchi à la chaux, le haut buffet recélait sa richesse, mis à part le linge aligné dans le coffre de la chambre.

Isabel demeurait, pensive, devant l'unique fenêtre qui surplombait l'évier en marbre. Elle ne concevait nul remord de se sentir délivrée. « Ils sont en âge de se la camper, après tout ! » trancha-t-elle. Elle souleva la cruche et remplit la casserole qui chauffait sur la cuisinière à bois. Il n'était pas temps de flemmarder, elle avait du pain sur la planche.

Alba obtempéra en traînant des pieds jusqu'à l'alcôve située à l'autre extrémité. Elle lissa par habitude des plis invisibles sur le lit des garçons et s'assit sur celui dédié aux filles. À son côté, un balluchon contenait ses maigres affaires.

Ces derniers instants immortalisaient l'endroit qui avait été témoin de leurs chamailleries, de leurs rires et de leurs sanglots. Consciente qu'une page se tournait, elle bénissait aujourd'hui cette promiscuité qui avait contribué à tisser des liens si fort avec Nùria et leurs deux frères, Jordi et Quim. La maison désormais retentissait du silence qui avait enseveli leur enfance.

Du jour où doña Lucia avait exprimé le souhait de l'engager pour la servir à Barcelone, les événements s'étaient précipités et Alba avait vu son monde s'écrouler. Sa mère avait consenti à unir Nùria à Paco et sommé ses deux fils de se débrouiller par eux-mêmes. Quim s'était fait embaucher en tant qu'ouvrier agricole dans une ferme des environs où il serait nourri et logé. Jordi partait aussi pour la capitale catalane où son ami Victor, qui l'avait devancé de trois mois, lui avait certifié un emploi et un toit.

La voix dure, intransigeante, de l'Isa claqua comme une sentence :

— C'est l'heure, ils sont là !

Elle effleura la joue de sa fille d'un baiser sans chaleur et Alba sortit sous l'écrasant soleil de juillet qui brûlait le sol poussiéreux de la rue A fora.

Quim, maniant les rênes d'une main, lui adressa un geste furtif d'encouragement. L'Isa lui reprochait souvent de tenir de Carlos. Peut-être parce qu'il était, d'eux tous, le seul à l'avoir vraiment connu.

Jordi l'embrassa et l'aida à se hisser à l'arrière de la charrette. Tout en s'installant sur le siège, près de son aîné, il la réconfortait de son doux regard noisette.

Alba s'assit auprès de Nùria qui avait revêtu ses habits ordinaires. Sa tenue de mariage attendait, amidonnée dans une malle, le voyage de noces qu'ils envisageaient avec Paco dans la province de Valencia. L'opportunité pour celui-ci de la présenter à sa famille.

Une mariée à la triste robe en réalité. Une robe classique, de couleur rouille, confectionnée par l'Isa. Son unique dot. « Elle fera aussi pour le voyage » avait

décrété leur mère. Alba savait que Nùria avait souffert sous les moqueries des péquenauds. Une vraie jeune fille était amenée à l'autel vêtue de blanc.

La cariole s'ébranla. Alba enfouit son chagrin dans le giron de sa sœur, bouleversée de voir s'effacer ce qui avait été leur foyer.

— Va cariño², courage. Tu vas beaucoup nous manquer. N'aie pas peur ! Jordi sera pas loin de toi. Rappelle-toi. On s'est juré de s'entraider, la consola Nùria, tremblante de s'imaginer à la place de sa cadette.

II

« Cadacloc, cadacloc ». Alba savourait la musique des sabots du cheval sur les récents pavés du Passeig de gracies³. Le long de l'allée la plus courue des riches barcelonais se pavanaient de luxueuses demeures conçues par les plus talentueux architectes de l'époque.

Ses maîtres s'enorgueillissaient de leur automobile Imperia flambant neuve mais Alba préférait lorsqu'elle accompagnait doña Lucia au rythme de l'élégante calèche.

Elle appréciait sa chance. Sa patronne la traitait convenablement et lui permettait d'appréhender un univers qu'Alba n'aurait jamais cru côtoyer. Elle ne soupçonnait seulement pas qu'il puisse exister il y a quatre mois à peine. Les opulentes boutiques, les grands magasins, les restaurants... L'avant-veille, Alba avait même eu le privilège d'assister à une représentation du somptueux théâtre Del Liceu. Doña Lucia s'était extasiée sur le compositeur, les librettistes et autres inconnus d'Alba qui avait ri, pleuré puis s'était endormie, bercée par cette envoutante mélodie.

De retour dans le bel hôtel particulier qui n'avait rien à envier au Palais Guell, Alba dévala le colimaçon des communs pour seconder à l'office pendant que doña Lucia empruntait le magistral escalier dessiné par Antonio Gaudi. La maitresse de maison avait convié c e t après-midi ses amies de la haute bourgeoisie barcelonaise.

« Ces dames sont belles, pleines de grâce, savantes. Au milieu d'elles, je ressemble à un épouvantail à moineaux, maigrichonne, laide et bête » ruminait Alba en emplissant de thé les délicates tasses de porcelaine française.

— Très chères, quelle allégresse de vous annoncer que ce jour symbolise la fondation de notre projet ! s'exclama doña Lucia.

Un mutisme indiscret se répandit parmi les cuirs, les velours, l'acajou sculpté, les dorures à l'or fin du lumineux salon. Les convives s'étaient tues, suspendues aux lèvres de la maitresse de maison.

— Mon époux accepte de fournir à notre association une salle au sein de sa manufacture afin de dispenser nos bonnes œuvres.

— Avons-nous réellement son aval pour éduquer nos ouvrières, doña Lucia ? s'enquit la señora⁴ Duran, épouse d'un autre important industriel de la ville.

— Bien entendu. Il a d'ailleurs l'intention d'évoquer notre initiative à son club et de